

Ateliers d'écriture :

RÉCONCILIATION DÉCHIRANTE AUTEURS- ILLUSTRATEURS

par Marie Farré
et Teryl Euvremer



Marie Farré écrit pour les enfants, beaucoup et bien, seule ou avec son mari. Des traductions aussi. Sa longue bibliographie commence chez Hachette et se poursuit chez Gallimard. Teryl Euvremer est la fille de William Steig. Peintre et auteur-illustratrice aux Etats-Unis, elle a une riche expérience d'ateliers d'enfants : écriture, sons, couleurs, onomatopées.

Oui, Teryl Euvremer et Marie Farré parlent bien, dans leur article, du même atelier d'écriture qu'elles ont animé en totale complicité. Dans la réalité leurs deux interventions s'emboîtaient comme des petits pois dans une cosse.

Marie Farré

« **E**st-ce que je peux vidanger ma mémoire de gros mots ? » me demande Olivier à brûle-pourpoint. Il me regarde, un petit sourire en coin, sans se rendre compte qu'il vient de faire une trouvaille succulente.

Voilà qui va lancer notre atelier d'écriture. Nous ? L'auteur-illustratrice Teryl Euvremer et moi. En face de nous ? La classe de CMI de l'école Gambetta. Le lieu de l'action ? La médiathèque de Châtillon, c'est-à-dire *hors classe* !

Le terme d'atelier d'écriture me semble impropre par rapport à ma pratique. J'ai voulu d'emblée intégrer le dessin à l'écrit. C'est la seule façon de débloquer les nombreux enfants mal à l'aise avec les mots. L'illustrateur Amato Soro et moi avons déjà formé des mini-ateliers de récits et d'images au cours desquels les enfants font une création collective. Leur facilité à concocter une histoire à partir d'un dessin improvisé par Amato m'a toujours éberluée, moi qui démarre sur des mots, des idées...

Le but de l'atelier de Châtillon est d'obtenir un beau livre illustré. Teryl et moi avons décidé d'intervenir ensemble, de la première à la sixième séance, donc histoire et dessin doivent se renvoyer sans cesse la balle et se

stimuler, comme c'est le cas pour nous deux. La vidange des gros mots d'Olivier vient d'un jeu de défis. Nous avons divisé la classe en deux équipes, la Bande des Illustrateurs Géniaux et le Gang des Ecrivains Suprêmes. Les illustrateurs essaient d'inventer des dessins sur lesquels il est impossible de trouver un titre et les auteurs tâchent de dénicher des titres impossibles à illustrer. Placés dans une situation aussi contraignante, les enfants doivent se creuser la cervelle et larguer leurs clichés de voleurs, d'espions et de Super-Héros...

Par sa phrase, Olivier vient de déclencher l'élément déterminant de l'atelier : la surprise ! Mais un enfant inventif sait rarement discerner le meilleur parmi ses trouvailles. Olivier s'étonne presque de mes cris enthousiastes. Il note quand même poliment : *la vidange des gros mots* sur un bout de papier qu'il plie en quatre et passe comme un message secret à son copain Mathieu. Celui-ci relève le défi par un étonnant dessin : *La machine à broyer les gros mots* ! Ce monstre aux mille tuyaux se trouve dans le laboratoire du diable. Les gros mots passent par les tuyaux, se font écrabouiller et le diable se poulrèche les babines de cette bouillie. Ligoté à la machine, un enfant hurle des gros mots pour alimenter la mixture.

Au départ, il n'était pas question pour nous que le récit vienne d'un seul enfant ni même

de deux. Mais lorsque nous collons au mur les dessins et leurs titres, il se passe un événement : la classe entière, enthousiasmée, adopte le sujet d'Olivier et de Mathieu.

Encore faut-il qu'ils y entrent tous...

Nous quittons la grande salle claire où les enfants dessinent individuellement pour pénétrer dans la petite pièce chaude et intime où ils peuvent inventer l'histoire ensemble, serrés les uns contre les autres. Détail amusant : lors du défi illustrateurs-auteurs les illustrateurs se sont installés à de petites tables séparées tandis que les auteurs ont spontanément rassemblé les tables pour se regrouper.

Voilà que jaillit le personnage principal, inventé par les garçons : Maxime, dix ans, l'afeux Jojo, fonceur, grand diseur de gros mots, et qui sera capturé par le diable. Les filles ripostent en lui donnant une petite sœur, Pauline, sept ans, une futée qui le sauvera de l'enfer ! Satanée revanche ! Exploitant bien le contraste des deux personnalités, garçons et filles soignent les détails : Maxime marche à grands pas, Pauline sautille. Maxime aime Renaud et les bandes dessinées, Pauline les contes de fées (!). Ils ajoutent même que le père fait de la publicité pour du dentifrice et que la mère est maîtresse d'école. Le diable est décrit comme le méchant diable, vilain, cornu et fourchu. Seul, Mathieu lui voit « une certaine beauté ». Cyrille lui octroie une bague magique qui attire ses diabolotins quand il retourne le chaton. Pour le moment, c'est idyllique, l'unanimité se fait facilement.

Nous suggérons la présence d'un animal, auxiliaire magique, qui servirait d'intermédiaire entre le monde du dessus et le monde souterrain. « Une araignée ! » s'écrie Barbara. Et comment s'appellera-t-elle ? « Gertrude ! » crie la classe, comme si c'était évident. Aussitôt nommée, Gertrude existe pleinement.

Les enfants passent dans la salle de dessin où Teryl leur fait souligner les contrastes physiques des personnages. Ils dessinent

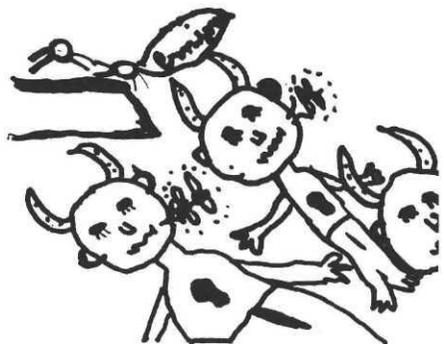
avec jubilation (ils en ont peu l'occasion, en classe) tout en commentant l'histoire. « Dis, tu y crois au diable ? » Ils sont vraiment pris au jeu. Le dessin leur redonne de l'énergie et élargit leur perception du récit. Les voilà à point pour commencer la trame. Elle prendra du temps, cette trame. Les enfants ont trop d'idées. Ils jettent tout ce qui leur passe par la tête, sans se censurer, c'est le jeu. Teryl et moi, nous laissons venir puis nous trions, structurons au fur et à mesure. Notre complicité plaît aux enfants et les met en confiance.

Un jour... Maxime s'aperçoit qu'il fait disparaître les objets en disant des gros mots. « A propos, quels sont les mots que vous n'aimez pas ? » Suit une avalanche de noms de légumes honnis. Un frisson parcourt la classe lorsque Barbara déclare, l'œil noir : « le mot : vengeance ».

Maxime fait d'abord disparaître tomates farcies, steaks saignants et pastèques du dîner. Ensuite, la trompette du voisin et la sorcière d'un album se volatilisent... jusqu'au jour où Maxime disparaît lui-même et se retrouve dans le laboratoire du diable.

Quand un enfant lance une bonne idée, les autres, beaux joueurs, l'adoptent et oublient la leur. Très frappés par « L'histoire sans fin », presque tous veulent une histoire dans l'histoire.

Enfin, le voilà mis au point, ce récit. Il est fort, féroce, dépourvu de sentimentalité. Mais bien sûr, on y retrouve un bon manichéisme de base et à la fin, le désir de



sécurité. Il nous reste à le découper en séquences courtes, en travaillant ensemble, Teryl et moi, rythme et coloration, dans le graphisme et dans le ton.

Maintenant, les enfants croquent le diable, à leur façon. Ils viennent de voir une passionnante projection de diapositives de Teryl. Très impressionnés, certains utilisent les hachures pour donner des effets de lumière, d'autres se convertissent au pointillisme ! La qualité des dessins a remarquablement évolué au fur et à mesure des séances.

L'histoire est trouvée... pourquoi l'écrire ? Brillants à l'oral, ces enfants sont plus que moyens à l'écrit (sauf... trois).

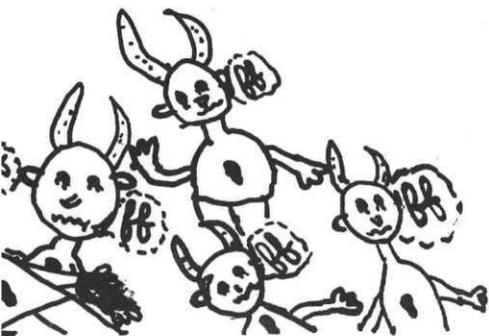
Rude problème que ce passage de l'oral à l'écrit. Les livres que j'ai écrits avec Raymond sous le nom de Marie-Raymond Farré ont d'abord été parlés, joués, avant d'être écrits. Certes, garder toute la spontanéité de l'oral en écrivant le récit était une gageure. Mais cette première étape donnait à l'écriture son côté ludique.

Je propose aux enfants de trouver une phrase magique, la première, d'où tout coulera (ça marche bien, dans mon cas !). Je donne des exemples fameux chez Roald Dahl, Tove Jansson, Collodi... Miam, le début de Pinocchio :

« Il y avait une fois... »

— *Un roi... vont s'écrier tout de suite mes petits lecteurs.*

« Non, mes enfants, vous vous trompez. Il y avait une fois un morceau de bois. »



Chaque enfant doit écrire une séquence courte. La première phrase vient bien, les autres traînent. « C'est comme à l'école ! » râlent certains. Est-ce l'insulte suprême ? Je proteste, vexée, et précise mes intentions : à côté de la langue unique et bien peignée qu'enseigne l'école fourmillent des tas de langages plus turbulents, plus drôles, plus proches des enfants.

Je propose : « Vous voulez jouer des scènes de dispute entre Maxime et Pauline ? » Que oui ! Et ils s'y connaissent. Des remarques pleines de vérité fusent. Les dialogues seront bons.

Tiens, un groupe d'affreux jojos renacle parce qu'il doit écrire un passage sur les diabolins qui alimentent le feu sous le chaudron d'huile bouillante. « Et si vous inventiez une diabolique chanson, à la place ? » Les visages s'éclairent. Vite, ils improvisent une chanson très drôle sur l'air de « En sortant de l'école » de Prévert et Kosma.

Et les formulettes ? Elles donnent rythme et humour. Les enfants y excellent. Aucun adulte n'a soufflé à Mathieu : « *Glacium Stalactitum Gelifium Infernum* ».

Pauline et l'araignée-fée ont compris, les malignes, qu'il fallait remplacer la bouillie de gros mots par la crème de mots gentils. Quelle phrase infernalement gentille faut-il prononcer pour foudroyer le diable ? Amélie s'écrie : « *Tu es doux comme un ange et beau comme un dieu !* »

Cécile invente, à propos des enfants écoutant leur mère raconter un conte : « Pauline est aux anges mais Maxime est triste comme un diable qui a passé la nuit dans le congélateur. »

Et le titre ? Tous veulent qu'y figure le mot : diable. Pas facile d'allécher sans déflorer le sujet. Finalement, nous nous mettons d'accord sur « *Savez-vous ce que mange le diable ?* »

Olivier finit la couverture : une magnifique tête de diable, cornu, tout rouge, et Cyril la

quatrième de couverture : Maxime et Pauline en bleu. La sixième séance s'achève. Certains enfants filent, en pensant déjà à la classe de mer. D'autres nous embrassent plusieurs fois, s'attardent...

Teryl et moi, nous aurions volontiers continué.

Insistons bien : nous avons les meilleures conditions pour réussir cet atelier. Notre canevas de départ était bien goupillé et très précis. Il nous a permis d'improviser, ce qui est nécessaire, en retombant la plupart du temps sur nos pattes.

Ce projet a séduit Thierry Delafontaine, animateur de la médiathèque. Thierry a tenu, par rapport à nous, le rôle d'un excellent éditeur : exigeant, il nous a toujours poussées à aller plus loin afin que le projet prenne toute son ampleur. Le livre, tiré à cinq cents exemplaires, aura trois couleurs, le rouge, le noir et le bleu et il y aura une exposition itinérante de photos montrant les diverses étapes de l'atelier. Les enfants de la classe étaient particulièrement vifs et inventifs, habitués aux jeux par l'instituteur. La bibliothécaire, Isabelle Vidalie, les connaissait tous. En cours de séance, elle pouvait rattraper un enfant qui dérapait et nous informer de ses problèmes. Elle nous a aidés à mieux utiliser les possibilités de chacun.

Les enfants récalcitrants réservent parfois des surprises. Lors des deux premières séances, Cyrille ne voulait ni jouer ni dessiner. « Tu mets la pagaille et tu ne fiches rien ! » a lancé le maître. Ce qui ne nous a donné aucun a priori défavorable sur cet enfant. Voyant qu'il n'était ni classé ni jugé, Cyrille s'est déridé en cours d'atelier. Il a trouvé des idées fameuses, a lancé la chanson des diabolins et à même fait des dessins en silhouette, une prouesse. Et lorsque Thierry lui a demandé plus tard ce que lui avait apporté l'atelier, il a répondu : « le bonheur ».

Quant à moi... j'ai un regret. Diable ! Que j'aurais aimé trouver une telle histoire ! ■

Teryl Euvremer

Les enfants posent bruyamment leurs troussees sur la table et sortent crayons, gommes, règles. Quelle horreur ! « Pas de gommes, pas de règles ! dis-je. Nous travaillons au feutre noir, aujourd'hui. La prochaine fois, ce sera l'encre de Chine. »

Les enfants rouspètent mais, interloqués, attendent la suite. « Nous, la Bande des Illustrateurs, allons coincer les auteurs en faisant des dessins délirants. Ils ne pourront même pas leur donner un titre. »

Je chuchote de ma voix la plus douce des consignes à l'oreille de chaque enfant : « Nous pouvons attaquer par l'échelle : dessiner un insecte grand comme un cheval ou un oiseau plus grand que sa cage. Nous pouvons imaginer une situation très complexe et invraisemblable avec beaucoup d'éléments (je vois l'œil de Mathieu briller.) Inventer un pays imaginaire (interdiction d'utiliser Super-Héros). Déplacer les personnages de leur contexte habituel : un boulanger qui pose des briques, par exemple. Mais n'utilisez pas mes exemples. »

C'est de ce jeu qu'est sorti le germe de l'histoire...

Images malmenées

« Est-il important de pouvoir se raconter une histoire rien qu'en regardant les images, maintenant que vous savez tous lire ? » Les enfants ont bien compris que je voulais qu'ils répondent non, mais ils ne voient pas vraiment à quoi serviraient les illustrations sinon pour illustrer un texte. Je m'explique : « Les illustrations peuvent ajouter quelque chose qui n'est pas écrit dans le texte. De même, une métaphore amplifie le sens d'une idée déjà claire. »

Je vais donc faire travailler les enfants sur les métaphores dessinées. « Est-ce que le soleil, quand il se couche, se met en pyjama ?



Contrastes

En même temps que Marie Farré développe le caractère des personnages, j'essaie de faire visualiser les enfants. Les personnages doivent être très typés et contrastés. Ainsi Maxime est grand, solide, avec le visage rond, alors que Pauline est petite, menue avec le visage pointu. Maxime a des cheveux raides, Pauline est rousse et bouclée. Le diable, lui, a trois doigts et il ronge ses ongles. Il cligne des yeux, sans doute à cause du feu.

Après cette séance, nous discutons ferme avec Thierry Delafontaine et Isabelle Vidalie. Nous ne pouvons nous empêcher de nous raconter les fins possibles de l'histoire. Mais la semaine suivante...

Chemin de fer

Si on dessinait nos expressions toutes faites en les prenant au pied de la lettre, on aurait certainement de drôles de résultats... » Les enfants me citent quantité d'expressions courantes, mais je voudrais qu'ils inventent. Je récite des poésies de Tardieu, Prévert, Jules Renard... A eux de mettre en forme les métaphores.

Cette fois-ci, c'est à l'encre de Chine qu'ils dessinent. Au crayon, les enfants, jamais satisfaits, passent leur temps à gommer. Le dessin à la plume demande plus d'audace, le trait est plus spontané. Ils vont se faire la patte.

Les enfants se sont saisis de métaphores déjà existantes, mais très drôles à dessiner. Au bout d'un quart d'heure, nous avons affiché au mur des mots de tête, des têtes de pioche, une maison qui s'écroule de rire...

Cette étape doit nous donner tout le morceau de l'histoire où Maxime dit des gros mots et où les choses maltraitées verbalement disparaissent. Ils laissent leurs dessins sécher sur les tables et entrent dans la petite pièce intime où l'on discute. C'est là que vont naître les personnages.

Chaque enfant a retenu l'histoire à sa façon et l'a terminée (tout comme nous) dans sa tête. Nous repartons de la description des personnages et peu à peu l'histoire initiale est retrouvée.

Alors, nous sortons la *Boîte*. De petits billets pliés en quatre sont ouverts et lus par les enfants. « Chou-fleur », « grosse patate », « le diable en personne », « piqûre », « écartèlement », « musique classique »... Ce sont les mots qu'ils détestent (ou plutôt les choses). C'est parmi eux que nous allons choisir les objets que Maxime fera disparaître.

L'heure est venue de parler de la couleur « En plus du noir et du blanc, notre livre aura une autre couleur. Laquelle ?

— Rouge comme l'enfer ! répondent les diabolins.

— Alors, les objets qui disparaissent seront rouges ! »

Nous tirons de la boîte à mots « tomates farcies ». Excellent. « Steak saignant ». Epatant. Le dessert est introuvable dans la boîte. Les mets sucrés ne figurent pas parmi les mots détestés.

L'histoire s'élabore rapidement, passionnément. Les enfants, surexcités, ont besoin de dessiner ce qu'ils viennent de décrire. Quelques enfants se disent incapables de dessiner. Je les rassure : « Il s'agit de brouillon. Notez simplement, à la plume, vos idées. »

Le dessin, c'est la première écriture des enfants, l'écriture « maternelle », comme il y a une langue maternelle. Comme c'est douloureux de devoir abandonner cette écriture sensorielle pour la remplacer par l'écriture en signes abstraits.

Maintenant, nous allons faire le *chemin de fer*, c'est-à-dire que nous accrochons au mur toutes les étapes de l'histoire, dessinées, comme les wagons d'un train.

Cadrages

Je demande aux enfants de coller, au-dessus et au-dessous de chaque dessin du chemin de fer, les agrandissements et les réductions que j'ai tirées à la photocopieuse. On peut remarquer qu'un agrandissement fait ressortir certains détails et qu'une réduction resserre le dessin, faisant souvent une composition plus cohérente.

Surpris, les enfants ne reconnaissent pas aussitôt leurs dessins et doivent bien regarder les photocopies pour les retrouver.

Marie emmène les enfants dans cette fameuse pièce intime d'où, trois minutes plus tard, j'entends sortir une chanson diabolique...

Marie ne cesse de m'étonner !

Pendant ce temps, j'ai gardé quelques enfants pour finir notre chemin de fer. Puis tout le monde se rassemble.

Diapos

J'ai apporté des diapos. Photographiées pour cette séance, elles ont toutes un rapport direct avec l'histoire et interviennent en ordre chronologique. Je commence par la présentation des personnages. Sur l'écran apparaît une sculpture représentant Happy

Hooligan, personnage de bande dessinée. Je le montre sous toutes les coutures : vu de très près en portrait, en plongée, à reculons et en contre-plongée.

« Comment peut-on se servir d'une prise de vue pour exprimer la personnalité ou le rôle d'un personnage ? » Je montre des exemples de visages de personnages très typés, voire exagérés, Pinocchio avec son long nez, Alice, le cou étiré...

Dans trois diapositives, il y a la même touffe de perce-neige. La première fois, elle est toute seule. Je demande : « Est-ce petit ? Est-ce grand ? » Certains voient que la touffe est agrandie sur l'image. D'autres s'attachent à leur connaissance de la nature : les fleurs sont dans le jardin et petites. Pour la même raison, les enfants dessinent deux yeux sur une tête vue de profil, et tous les pieds d'une table.

Je remontre les perce-neige. Cette fois-ci, un petit Chat Botté en peluche tient l'une des tiges entre ses pattes. « Est-ce petit ? Est-ce grand ? » Les enfants répondent : « Grand ! » Troisième photo de perce-neige. J'ai remplacé le Chat Botté par une grande botte en caoutchouc qui semble piétiner les fleurs. « Est-ce petit ? Est-ce grand ? »

Je montre maintenant le dessin d'une ville très détaillée surmontée d'une énorme botte, genre « écrase-motte ». Ça fait beaucoup rire.

« Le papier blanc peut être considéré comme la lumière et l'encre noire comme l'ombre. Il n'est pas indispensable de dessiner seulement avec les contours. On peut aussi traiter la matière avec des points, des hachures... les traits peuvent indiquer le mouvement. »

Je parle aussi des gestes, comment les choisir, quelques astuces pour les dessiner. J'aborde le cadrage, l'ambiance. Je montre la gravure ancienne d'une soufflerie de verre qui a tout à fait l'atmosphère du laboratoire du diable. Je termine en montrant comment attirer l'attention sur un détail en utilisant la couleur

par taches, ou bien pour créer une ambiance, l'enfer par exemple.

Par la suite, l'imprimerie nous a accordés du bleu. Nous l'avons choisi pour le monde du quotidien et le rouge pour l'enfer. Quand l'enfer se refroidit, le bleu remplace le rouge. Lors du retour sur terre, les deux couleurs se réconcilient.

Ambiances

Nous multiplions les ruses pour amener les enfants à remanier le texte. Comment leur donner envie de mots juteux, colorés, parfumés ? Comment faire parler les personnages du livre ? Un coup de théâtre ! Marie et moi montons la scène du repas escamoté. Les enfants s'écroulent de rire.

Puis nous nous asseyons par terre et je pose quatre boîtes et le magnétophone devant moi. De drôles de bruits remplissent la pièce. Les enfants les reconnaissent : bruits de couverts, trompette, glouglou de tuyaux. Les bruits de leur histoire.

J'ouvre les boîtes une à une. Les enfants touchent des matières, des objets insolites (des glaçons !) reniflent des parfums, et les mots d'ambiance jaillissent. On tient le bon bout !

Je songe déjà à la maquette, à la sélection couleurs, aux caractères d'imprimerie...

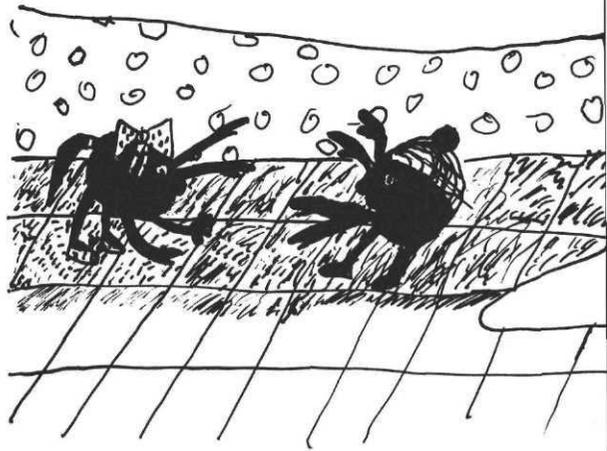
Un atelier à L'Hay-les-Roses avec Raymond Farré

Cet atelier était ma première expérience de collaboration. A la différence de Châtillon, l'atelier se déroulait en milieu scolaire et je ne suis intervenue qu'une fois l'histoire finie. Les enfants avaient écrit avec Raymond Farré « Le Tableau Magique » : une famille retourne dans la maison qu'elle a jadis habitée ; la nuit, des caractères étranges s'inscrivent tout seuls sur le tableau et deux enfants se lient d'amitié avec un petit fantôme...

Raymond m'a raconté ainsi sa première séance : « Trois inspecteurs d'Académie m'attendaient dans la classe. Ils m'ont prescrit d'écrire quelque chose de nouveau, de complètement original. Ils n'avaient pas compris que la création ex nihilo n'existe pas. On écrit à partir de tout ce qu'on a vécu, de tout ce qu'on a lu. J'ai essayé au départ de faire un texte pour des enfants de 7-8 ans. Mais il était beaucoup plus naturel d'écrire un texte pour enfants plus jeunes. Leurs idées dépassaient de loin leurs pouvoirs d'expression. J'ai voulu garder l'homogénéité entre le sujet et les mots employés. »

J'ai pour ma part essayé de respecter ce parti-pris dans mon intervention. Avec les enfants j'ai découpé l'histoire en séquences, de façon à ce que l'on puisse lire et comprendre à travers les images.

Selon Raymond Farré, les enfants apprennent à l'école primaire à séparer les problèmes et à détruire leur unité originelle. L'atelier d'écriture est l'endroit où ils se réunissent et peuvent accéder à l'autonomie.



Pour ma part, j'ai toujours pris le parti d'injecter autant d'éléments que possible : poésie, musique, chansons, jeux, plaisirs sensuels et tout. En fin de compte, le but d'un atelier est bien d'apprendre aux enfants que leur instinct à jouer et à imaginer deviendra un jour, s'il est maîtrisé et canalisé, l'inspiration créatrice de l'adulte. ■